



PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PATHEDISTRIBUTION.COM (RUBRIQUE ESPACE PRESSE)

SILENZIO

LE CERCLE NOIR POUR SILENZIO D'APRÈS PHOTO LUC ROUX

LA FILLE DU PUISATIER



ALAIN SARDE ET JÉRÔME SEYDOUX
PRÉSENTENT

LA FILLE DU PUISATIER

UN FILM DE DANIEL AUTEUIL

D'APRÈS L'ŒUVRE DE MARCEL PAGNOL

AVEC DANIEL AUTEUIL KAD MERAD SABINE AZEMA JEAN-PIERRE DARROUSSIN NICOLAS DUVAUCHELLE ASTRID BERGÈS-FRISBEY ET EMILIE CAZENAVE

ET LA PARTICIPATION AMICALE DE MARIE-ANNE CHAZEL PATRICK BOSSO JEAN-LOUIS BARCELONA

ADAPTATION DANIEL AUTEUIL

MUSIQUE ORIGINALE D'ALEXANDRE DESPLAT

SORTIE LE 20 AVRIL 2011

DURÉE : 1H47

DISTRIBUTION

PATHÉ DISTRIBUTION
2, RUE LAMENNAIS - 75008 PARIS
TÉL. : 01 71 72 30 00
WWW.PATHEDISTRIBUTION.COM

RELATIONS PRESSE

MOTEUR ! - DOMINIQUE SEGALL
YELENA COMMUNICATION - ISABELLE SAUVANON
20, RUE DE LA TRÉMOILLE - 75008 PARIS
TÉL. : 01 42 56 95 95 / 01 42 56 80 94
ISABELLE.YELENACOM@ORANGE.FR



UNE COPRODUCTION A.S. FILMS - ZACK FILMS - PATHÉ - TFI FILMS PRODUCTION AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + ET CINÉCINÉMA
EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE IMAGE 4 - COFIMAGE 22 - UNIETOILE 8 - BANQUE POPULAIRE IMAGE II - CINEMAGE 5
AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION PROVENCE ALPES CÔTES D'AZUR





SYNOPSIS

En coupant à travers champs pour aller porter le déjeuner à son père, Patricia rencontre Jacques. Elle a dix-huit ans, il en a vingt-six. Elle est jolie, avec des manières fines de demoiselle ; il est pilote de chasse et beau garçon. Un peu de clair de lune fera le reste à leur seconde rencontre. Il n'y aura pas de troisième rendez-vous : Jacques est envoyé au front.

Patricia attendra un enfant de cette rencontre. Les riches parents du garçon crieront au chantage, Patricia et son père, le puisatier, auront seuls la joie d'accueillir l'enfant. Une joie que les Mazel leur envieront bientôt et chercheront à partager, car Jacques est porté disparu...



ENTRETIEN AVEC DANIEL AUTEUIL

Avez-vous depuis longtemps l'envie de passer derrière la caméra ou est-ce le sujet qui vous a donné envie ?

C'est le sujet. En fait, je ne me sentais pas tout à fait concerné par la mise en scène, parce que la vie allait trop vite, qu'il y avait trop de rencontres, que j'étais trop gâté comme acteur... Et puis, dès que l'idée de LA FILLE DU PUISATIER est arrivée et qu'il s'est agi d'envisager un metteur en scène, je n'ai pas hésité un centième de seconde pour dire que non seulement je voulais jouer le rôle mais que je voulais mettre le film en scène ! Il y a eu dans ma tête comme une espèce d'évidence et aussi de logique. Comme si l'un n'allait pas sans l'autre.

Est-ce vous qui avez eu l'idée d'adapter LA FILLE DU PUISATIER ?

Non, c'est la famille Pagnol. Depuis JEAN DE FLORETTE, on était restés en contact. Il se trouve que parallèlement, nous évoquions avec Alain Sarde des rôles que je pourrais jouer, des projets qu'on pourrait monter. Je tournais pas mal autour des films que Marcel Pagnol a réalisés à partir des romans de Jean Giono parce que ce sont des histoires et des personnages qui me parlent, qui me touchent, mais c'est un peu compliqué pour des problèmes de droit. Et puis, un jour, la famille Pagnol a dit à Alain : « Et LA FILLE DU PUISATIER, ça n'intéresserait pas Daniel ? Il a l'âge aujourd'hui... » J'ai sauté sur l'idée immédiatement – le puisatier est l'un

des plus beaux personnages de Pagnol – et lorsque Alain m'a dit : « Tu penses à qui comme metteur en scène ? », j'ai répondu « Moi ! ». Alain n'a pas toussé, il y a juste eu un blanc d'une seconde, puis il m'a dit « Pourquoi pas ? ». Il m'a tout de suite fait confiance, comme si cela allait de soi. Puis il est allé voir Jérôme Seydoux, qui, lui aussi, m'a fait confiance.

Qu'est-ce qui vous touche dans cette histoire ?

Tout ! Avec Pagnol, on est dans le sentiment tout de suite. À chaque lecture, il vous cueille avec la même force. Là, au départ, il y a d'abord eu l'envie de me coltiner le texte, de jouer le rôle. Le désir de refaire entendre aujourd'hui ces mots-là, ces sentiments-là, comme s'ils étaient dits pour la première fois. D'autant que, en dehors de son titre, LA FILLE DU PUISATIER n'est quand même pas l'œuvre de Pagnol la plus connue. Ensuite, ce qui me touchait le plus profondément, c'est que j'allais pouvoir m'accaparer totalement cette histoire, que j'allais pouvoir parler de gens qui m'étaient familiers, que je connaissais ou que j'avais connus, de sentiments et de valeurs qui me sont proches, qui ont fait de moi ce que je suis, et qui, parfois, sont presque tabous aujourd'hui. C'est ce qui fait toujours la force et la beauté du texte de Pagnol. C'est une magnifique histoire d'amour, de tendresse, de chagrin et de pardon...

Lorsqu'on voit le film – et c'est ce qui, d'une certaine manière, en magnifie l'émotion qu'il dégage – on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit sinon d'une dette en tout cas d'un hommage que vous rendez à la fois à Pagnol, à Ugolin, à Claude Berri, et également à vos parents...

C'est clair que le film est aussi adressé à mes parents, et au jeune homme que j'ai été, à la vie que j'ai pu avoir grâce à l'éducation que j'ai reçue. Il parle d'autrefois avec le regard d'aujourd'hui. C'est sûr, mes parents sont partout. Dans les images, dans les paysages, dans les airs d'opéra que chante Caruso et que chantait mon père, dans les personnages... Mme Mazel, c'est ma mère. Quand elle explique pourquoi elle n'a pas donné la lettre de Jacques à Patricia, elle dit : «Elles voulaient toutes me prendre mon fils.» C'est ma mère tout craché ! Ce qui est beau, d'ailleurs, c'est que, chez Pagnol, il n'y a pas de jugement... Rendre hommage à Pagnol bien sûr... Mais, pour le reste, je ne crois pas. LA FILLE DU PUISATIER n'est pas du tout la même histoire que FLORETTE, les enjeux ne sont pas les mêmes, la Provence même n'est pas la même... C'est la mienne, celle où j'ai grandi, celle où j'ai vécu... En même temps, c'est vrai, ce film n'existerait sans doute pas si je n'avais pas fait JEAN DE FLORETTE, sans mes liens avec la famille Pagnol depuis, sans tout ce que le film de Claude Berri m'a apporté, la reconnaissance et la liberté de tracer ma route, mais je dirais qu'il est plus là en écho que comme référence.

Comment avez-vous travaillé à l'adaptation ?

J'ai revu le film, puis je suis parti du texte que Pagnol a écrit après la sortie du film à partir de la même histoire. C'était une chance puisqu'il y a dans ce texte de nombreuses indications supplémentaires, des scènes que Pagnol n'avait pas tournées dont je me suis servi. J'ai passé tout cela au tamis et n'ai récupéré que les pépites. Ce qui, chez Pagnol, est universel, ce qui fait que 70 ans après on est encore amusés et émus. Quelques soient les époques, les sentiments sont toujours les mêmes, les amoureux sont toujours les mêmes, les parents sont toujours les mêmes, les riches et les pauvres aussi. J'ai beaucoup travaillé à partir du texte pour lui donner un rythme d'aujourd'hui ou plus exactement mon rythme à moi...

Qu'est-ce qui était le plus difficile dans l'écriture ?

C'était de sentir jusqu'où je pouvais aller, jusqu'où j'avais le droit de m'approprier cette histoire. Ça m'a pris plusieurs semaines avant d'oser, puis j'ai commencé à enlever des choses, doucement, puis à en enlever d'autres. Après j'ai commencé à en rajouter, à faire revivre la mère par exemple quand les filles écoutent une chanson en parlant d'elle... Et j'ai fini par me l'approprier complètement, tellement d'ailleurs que j'ai parfois le sentiment que ces personnages se sont échappés de la littérature pour devenir vivants.

Comment définiriez-vous le puisatier et qu'est-ce qui vous touche le plus chez lui ?

Ce qui me touche le plus, c'est le rapport quasi maternel qu'il entretient avec ses filles. C'est à la fois un père et une mère.

Vous aviez donc décidé de jouer le puisatier. Qu'est-ce qui vous a fait penser que Kad Merad était l'acteur idéal pour jouer Félipe Rambert, son ouvrier amoureux de sa fille ?

J'ai pensé très vite à Kad parce qu'il a cette faculté d'être tout de suite ce qu'on lui demande d'être et que, surtout, il peut être immédiatement identifiable comme un gentil. Ce qu'est fondamentalement Félipe : un garçon totalement incapable de faire du mal. Et puis je savais que Kad apporterait cette touche d'humanité et de drôlerie – et de force aussi – que je recherchais.

Dans le film de Pagnol, ces deux personnages étaient interprétés respectivement par Raimu et par Fernandel. N'est-on pas écrasé par de telles légendes lorsqu'on commence à penser à ce qu'on va faire des rôles ?

Bien sûr, on y pense mais on s'en libère très vite parce que c'est un autre projet, une autre époque et qu'on a des personnalités différentes. Et surtout, on se dit que ces rôles-là sont faits, comme les grands rôles du répertoire, pour être joués et rejoués. Que c'est trop dommage de s'en priver... De la même manière qu'on rejoue sans cesse Marivaux, Molière, Feydeau, Shakespeare... Pour moi, c'est exactement la même démarche que lorsque je joue Scapin.





Et pour le reste du casting, comment avez-vous procédé?

J'ai cherché des gens que je connaissais ou que j'aimais, et qui paraîtraient tout de suite évidents dans leurs rôles. J'aime bien cette idée qu'on identifie tout de suite les personnages et ce qu'ils sont. Pour le jeune Mazel, j'ai pensé assez vite à Nicolas Duvauchelle. D'abord parce que c'est un magnifique acteur. Ensuite, parce qu'il est beau et qu'en même temps, il dégage quelque chose d'un peu rebelle, d'un peu dangereux. Immédiatement, il donnait à Jacques Mazel ce côté un peu voyou d'un fils de famille qui pense avec insolence que tout lui est permis.

Après, j'ai cherché ses parents et j'ai proposé les rôles à Sabine Azéma et Jean-Pierre Darroussin, à la fois pour leur potentiel comique et leur puissance d'émotion, ça me semblait évident. Pour la petite Patricia, cela a été un peu plus compliqué mais on a fait des castings. Et on a eu la chance de rencontrer Astrid Bergès-Frisbey. Elle a une grâce, une poésie, une manière d'élever les sentiments qui sont très rares... En plus, le couple qu'elle forme avec Nicolas est magnifique. Ces deux jeunes gens ensemble, c'est miraculeux. Un rôle qui était aussi un peu difficile à distribuer, c'est celui d'Amanda, la sœur de Patricia. Je ne voulais pas tomber dans les clichés et j'ai eu beaucoup de chance de découvrir lors d'une audition une jeune actrice avec autant de charme, de talent et de personnalité qu'Emilie Cazenave. Enfin, pour jouer ma sœur, j'ai pensé à Marie-Anne Chazel. Il y avait là encore une sorte d'évidence, ne serait-ce que par cette proximité que nous donnent notre âge, notre vécu, nos débuts...

Comment avez-vous appréhendé la mise en scène?

J'ai d'abord fait un très long travail de préparation. Pendant de longs mois, j'ai cherché les décors, j'ai arpenté la Provence de mon enfance... Les Alpilles, Saint Rémy, Eygalières, où j'allais me promener avec mes parents. Très vite, j'ai demandé à Jean-François Robin d'être mon directeur de la photo. On se connaît depuis longtemps, depuis QUELQUES JOURS AVEC MOI de Claude Sautet. Je savais qu'il serait un complice idéal. J'ai un peu composé mon équipe technique comme dans LES 7 MERCENAIRES, en choisissant des gens que, depuis le temps que je fais ce métier, j'ai eu le plaisir de côtoyer et avec lesquels j'avais envie de repasser du temps. Des gens avec qui je me sentirais en confiance et par qui je me sentirais épaulé pour fabriquer, tous ensemble, ce film que je voulais comme un bijou! Que ce

soit Pierre-Yves Gayraud pour les costumes, Bernard Veizat pour les décors, Joëlle Hache pour le montage... Avec Jean-François, on a beaucoup parlé, beaucoup discuté, visité beaucoup de décors avant de se poser le problème de la mise en scène pure. Comme si, pendant que je travaillais à l'adaptation du scénario, pendant que je préparais le film, je ne voulais pas anticiper ce passage à l'acte à l'image. Comme si c'était quelque chose qui, au fond, était encore tabou, voire interdit! D'ailleurs, ce qui est amusant, c'est que, jusque-là, en tant qu'acteur, jamais, mais vraiment jamais, je ne m'étais posé la question: «Et moi, où est-ce que je mettrais la caméra?» En fait, je crois simplement que je ne voulais pas fabriquer artificiellement les images. Je voulais que le sens de la caméra vienne du texte. C'est comme ça que j'ai préparé le film. Chaque plan est né des mots, de la situation, des émotions...

Concrètement, comment ça s'est passé?

En fait, j'ai beaucoup travaillé en amont sur les décors avec Jean-François. On y est allés par toutes les saisons, par tous les temps. On partait avec Gérard Gaultier, le directeur de production, et mon fabuleux premier assistant, Alain Olivieri. Ils ont tous eu une patience d'ange avec moi, ils ont été extraordinaires. Quand ils me posaient des questions par rapport à la technique, la seule réponse que j'avais, en tout cas au début de nos repérages, c'était de leur jouer les scènes en inventant une caméra! Car si, acteur, je ne m'étais jamais posé la question de où mettre la caméra, je sentais en revanche quand elle n'était pas bien placée sur moi. Procéder ainsi m'a permis de décanter les choses, de préciser mes envies, d'affiner le découpage qu'on n'a cessé de faire et de refaire. En arpentant les décors, je cherchais un mouvement, un rythme, j'avais une idée générale de ce que je voulais mais ça m'a permis de mieux la préciser. Je voulais quelque chose de fluide, je voulais du mouvement, mais je ne voulais pas d'effets, ni grue ni steady-cam... Je voulais à la fois le lyrisme et la simplicité, je ne voulais pas être empesé ni maniéré. Je savais aussi que la simplicité, c'est le plus dur à obtenir. On s'est ainsi fixé plein de challenges – et ça plaisait à l'équipe technique! On a fait des kilomètres de travelling, on a décidé de filmer les amoureux toujours ensemble dans le même cadre – la vie allait les séparer, moi je ne voulais pas les séparer! J'avais demandé à Berto, avec qui j'ai travaillé de nombreuses fois, de faire le cadre. D'habitude il est à l'épaule, pas là. Il est pour beaucoup dans la fluidité que je voulais... C'est quelqu'un avec qui je

suis en confiance, je sais que je peux faire peu de prises et qu'il ne manquera rien de ce qu'il faut filmer. Tous ces savoirs, toutes ces expériences m'ont énormément apporté.

Mais chaque fois que j'avais envie d'imaginer un plan, ou que j'avais un problème de mise en scène, je revenais au texte et c'est lui qui m'apportait toutes les réponses. La mise en scène est en effet portée par la force des sentiments.

Qu'avez-vous dit à Jean-François Robin pour définir la lumière que vous vouliez?

Je lui ai dit : «Je voudrais quelque chose qui me rapproche le plus de la vie, je veux ressentir la lumière dehors et l'obscurité dedans, je veux voir la peau des acteurs, je veux pouvoir sentir l'actrice rosir et rougir...» Et il a fait tout ça! Mon obsession sur ce film avec les techniciens comme avec les acteurs, c'était la vie. La vie, la vie, la vie! Tout ce qui nous faisait sortir de la littérature et de la reconstitution...

C'était ça notre challenge. Il fallait que la littérature soit un outil, pas un poids. Mes obsessions étaient liées à la vie, à la vérité, à la justesse des sentiments, à la nature...

Justement, la nature est présente de manière à la fois très vivante et très lyrique...

Là aussi, si j'avais fait venir des ventilateurs, ça n'aurait pas fait pareil! Sur le film, il se trouve qu'on avait prévu quatre ou cinq semaines d'intérieurs, sauf qu'on a dû les faire au début du tournage, contrairement à ce qui était prévu, parce qu'il n'a pas arrêté de pleuvoir! Un jour, on a eu terminé tous les intérieurs et il a bien fallu sortir. Heureusement, la pluie s'est arrêtée et comme il avait plu pendant cinq semaines, le vent s'est mis à souffler, mais comme il souffle dans le Midi! C'était compliqué pour l'ingénieur du son, mais moi, je ne m'en rendais pas compte, j'étais poussé, j'étais porté, je trouvais que ce Mistral que le ciel nous envoyait était une bénédiction, je trouvais que les cheveux de l'actrice qui volaient au vent, c'était magnifique, je trouvais que les roseaux en train de plier, de ces platanes centenaires en train de frémir, c'était magnifique... C'était important pour moi, ces roseaux et ces platanes au vent, c'était mon enfance, mon adolescence qui remontaient...

Vous êtes aussi toujours très près des personnages, et donc des acteurs...

Ah oui, j'y tenais. Je voulais être au plus près des sentiments et donc au plus près des acteurs parce qu'au fond, la seule chose que je connaissais bien dans le cinéma, c'étaient les acteurs. Même si, le premier jour, je me suis aperçu que je ne savais pas ce qu'on disait à un acteur car j'en ai moi-même tellement entendu. Et des choses tellement paralysantes! En revanche, je sais qu'un acteur a toujours peur et qu'il faut le rassurer, le mettre en confiance. Une fois qu'il est rassuré et en confiance, il donne les plus belles choses. Ma préoccupation première était donc de me demander comment, malgré mon côté un peu impatient, un peu brusque, parce que pressé et pas tranquille, j'allais pouvoir prendre sur moi pour arriver à ça. Il m'a fallu passer à la réalisation pour découvrir, après tout ce temps, que travailler avec les acteurs, c'est à la fois beaucoup plus magique et beaucoup plus facile qu'on ne le pense.

Enfin facile... Il faut être porté par une histoire. Et puis, je dois dire qu'il y avait sur ce film une énergie chaleureuse, une concentration naturelle, une forme de grâce... En tout cas, j'ai vu à quel point les acteurs étaient de vrais cadeaux et que les metteurs en scène avaient toutes les raisons d'être sympas avec eux et de leur être reconnaissants! Cela a été un de mes grands plaisirs sur ce tournage.

Vous avez pour habitude d'entretenir des rapports assez proches avec vos réalisateurs. Sur ce film, lorsque vous jouiez, ne vous a-t-il pas manqué ce regard extérieur?

Non, c'était Spartacus qui se retrouvait libre, c'était la révolte des esclaves! Mon étonnement dans ce nouveau métier a été d'arriver à quelque chose que je pensais totalement impossible : l'abandon de soi-même.

Je ne pensais pas qu'un jour, sur un plateau, l'acteur que je suis passerait à ce point pour moi au second plan. Quand c'était à moi de jouer, j'y allais, je faisais quelques prises et puis je revenais à la mise en scène. C'est comme si je n'avais pas de temps à perdre avec moi! C'est la première fois que je m'intéressais si peu à moi. Tout d'un coup, j'ai découvert le plaisir de diriger les autres, de faire naître des plans et des images, de créer des rires et des émotions qui ne dépendaient pas que de moi. J'ai découvert aussi la fascination de filmer des visages, et certains paysages qui sont comme des visages...

Je ne pensais pas qu'on pouvait prendre autant de plaisir, juste à filmer un visage...





Ce qui n'empêche que votre puisatier a une intensité, une vérité, une puissance d'émotion, un mélange de retenue et d'abandon qui en fait un de vos plus beaux personnages... C'est comme si l'on découvrait quelque chose de vous qu'on n'avait encore jamais vu...

Peut-être parce que, même si j'ai déjà joué des pères, c'est la première fois que la paternité est au cœur même du film... Peut-être aussi parce que ce rôle souligne un changement d'emploi, un passage d'un âge à un autre... J'étais tellement immergé dans l'histoire, que tout s'est fait presque inconsciemment. C'est d'ailleurs toujours à peu près comme ça que je travaille... Sauf que là, il y a eu plus, beaucoup plus, de maturation. En fait, c'est le temps qu'il faut sur les grands rôles. Ce qui est amusant, c'est que dans le plan de travail, on avait prévu de me laisser une semaine juste à la mise en scène pour pouvoir m'adapter et que je ne fasse l'acteur qu'ensuite. Mais la météo ne l'a pas voulu. On a été obligé de commencer par une scène d'intérieur où je jouais. Au fond, c'était mieux. Dès le premier plan du premier jour, j'ai attaqué, j'ai joué et j'ai mis en scène en même temps. Au moins, j'ai tout de suite été à fond dedans.

Y avait-il une scène particulière que vous appréhendez pour vous en tant qu'acteur, ou pour les autres comédiens ?

Je les appréhendais toutes parce que... c'est moi qui les mettais en scène ! Ce que je peux dire aujourd'hui, c'est que rien n'était simple mais que tout a été facile... Si, ce qui a été un peu plus compliqué, mais côté mise en scène, ce sont les scènes à la rivière. C'est par elles qu'on devait commencer et... c'est par elles qu'on a fini ! Parce que la rivière était en crue et que, dans ma conception des plans, malgré mes repérages, je ne tenais pas compte que l'eau n'est pas un élément solide ! Et que je voulais, toujours pareil, être au plus près des acteurs et installer des travellings sur l'eau. C'était LE PONT DE LA RIVIERE KWAI !

Avez-vous ressenti pendant le tournage l'influence de certains des metteurs en scène avec lesquels vous avez travaillé ?

Au fond, je n'ai pas eu d'influence de mise en scène parce que, avec eux, j'étais avant tout acteur mais sur un plan amical, j'ai pensé bien sûr pendant le tournage à Claude Sautet, à Claude Berri, à Francis Girod... J'ai pensé que j'aurais aimé leur montrer mon film...

Qu'avez-vous dit à Alexandre Desplat qui a composé la musique ?

Que je voulais que la musique ne soit pas là juste pour accompagner les images mais pour qu'on l'écoute. La musique, pour moi, ce n'est pas un bruit de fond, c'est vraiment un acteur à part entière. Et c'était magique d'aller dans son studio pour écouter ses compositions qui portent si bien les sentiments du film.

Au bout du compte, qu'est-ce qui vous a le plus surpris en tant que metteur en scène ?

La force de l'obsession. Pendant deux ans, je peux dire que je n'ai pensé qu'à ça. Je dormais quatre heures par nuit, je me réveillais à 2h du matin et je refaisais une fois encore le découpage. C'est comme si cela avait libéré quelque chose en moi. Je ne me savais pas aussi têtu, aussi déterminé. Mais, bizarrement, peut-être parce que tout résonnait tellement en moi, tout m'était si familier, tout me ramenait à des choses si personnelles, à des gens que j'ai connus, à des sentiments que je connais, à des rapports que je connais, à des paysages que j'aime, j'ai rarement pensé tout au long de cette aventure que c'était un premier film. J'ai toujours eu le sentiment qu'il venait à la suite de ceux que j'avais faits comme acteur, qu'il s'inscrivait dans une suite logique, qu'il était leur prolongement...



ENTRETIEN AVEC **ASTRID** **BERGÈS-FRISBEY**

Quand avez-vous entendu parler de l'œuvre "La Fille du puisatier" pour la première fois ?

C'était il y a cinq ou six ans. J'étais inscrite dans un cours de théâtre et l'un des premiers textes que j'ai eu à travailler était... une scène de "La Fille du puisatier"! C'est amusant, la vie : la première fois que je suis montée sur scène à mon cours de théâtre, c'était donc pour "La Fille du puisatier". Ensuite, j'ai vu le projet de Daniel annoncé et je me souviens avoir été intriguée parce que, aimant beaucoup Pagnol, j'étais assez curieuse de voir ce que ça allait donner. Et puis, on m'a appelée pour passer des essais! J'avais deux scènes à travailler. La première du film, la rencontre avec le personnage de Jacques et la traversée du ruisseau. Et puis aussi, la scène de l'aveu, lorsque Patricia avoue à son père qu'elle est enceinte.

Dans quel état d'esprit étiez-vous pour ce casting ?

J'étais, comme toujours dans ces moments-là, un peu traqueuse et en même temps, je me sentais portée par une espèce d'énergie très stimulante. Moi qui suis rarement en robe dans la vie, je m'étais amusée à me mettre en robe et à porter une paire de godillots... La directrice de casting m'avait expliqué que, si je passais le premier tour, l'étape suivante allait sûrement être une rencontre ou des essais avec Daniel. Trois semaines après, mon agent m'appelle pour me dire

que j'ai rendez-vous avec Daniel Auteuil. J'étais très excitée en y allant. Daniel m'a ouvert les bras en me disant : « Bienvenue. » Puis, dans la conversation – son fils était né peu de temps avant – il me dit, parlant de lui : « Ça pourrait être ton enfant. » Je ne comprenais pas trop ce que ça voulait dire, ou en tout cas, je n'osais pas y croire. Et puis, il m'a dit : « On ne peut pas se rendre compte à quel point c'est difficile de choisir celle qui va jouer sa fille, mais je suis heureux que ce soit toi. » Il m'a dit ça comme ça! J'avais du mal à le réaliser. C'était beau de l'apprendre de cette manière, directement par lui. J'étais extrêmement touchée de cette confiance qu'il me donnait tout de suite. Daniel pensait que les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas beaucoup Pagnol. Et moi, je lui ai raconté l'histoire de mon cours de comédie et surtout à quel point j'adorais Pagnol.

Qu'est-ce qui vous plaît chez Pagnol ?

J'ai vu quelques-uns de ses films d'abord mais surtout, dès que j'ai commencé à travailler des textes pour devenir actrice, je l'ai beaucoup lu. J'adore son écriture. C'est une écriture qui me parle, qui me touche, qui m'émeut profondément. Il dit des choses graves avec des mots apparemment simples qui viennent du cœur. Il a une langue extrêmement particulière. C'est d'ailleurs difficile de traduire Pagnol. C'est une langue pleine de soleil, pleine d'humanité, à la fois grave et légère, drôle et profonde. J'aime son rapport au peuple, au vrai, aux gens ordinaires

dont il fait des personnages extraordinaires. Et la plupart de ses histoires sont complètement intemporelles, “La Fille du puisatier” en est le meilleur exemple. Bien sûr, si elle était écrite aujourd’hui, le cadre en serait différent, les personnages aussi sans doute, mais les sentiments et les émotions qu’elle provoque seraient les mêmes. C’est tout cela qui, à mon avis, fait de lui un grand auteur. Et avoir la chance de travailler sur une adaptation de Pagnol avec quelqu’un comme Daniel qui lui porte un amour si fort, si évident, c’était extraordinaire...

Avez-vous revu le film de Marcel Pagnol?

Je n’avais pas vu celui-là et je n’ai pas voulu le voir avant de tourner. Mais je finis bien par le regarder après la sortie... En parlant avec Daniel, en l’écouter, en le regardant travailler, j’ai vite compris à quel point ce texte, cet univers, ces personnages le renvoyaient à quelque chose de très personnel. Il n’a eu aucune difficulté à s’approprier cette histoire. C’est passionnant de sentir chez lui ce mélange de respect, de fidélité, et de liberté.

Comment avez-vous travaillé avec Daniel Auteuil?

On a beaucoup parlé. Daniel fait extrêmement confiance aux gens qu’il choisit. Il me faisait partager toutes ses joies et toutes ses interrogations tout au long de la préparation. Il m’appelait pour me dire : «Ça y est, j’ai trouvé ta sœur!», tellement il était excité d’avoir rencontré Emilie Cazenave. Pareil quand il a trouvé la maison. Il avait tellement envie de ce film qu’il communiquait sa passion, son énergie, à tout le monde. Je n’ai pas beaucoup d’expérience, mais jamais je n’ai vu une équipe à ce point derrière son metteur en scène. On sentait que ça le touchait profondément... Un jour, avant le début du tournage, presque de manière impromptue, il a décidé qu’il avait besoin de faire une lecture avec tous les acteurs. On s’est donc tous retrouvés, sauf Jean-Pierre [Darroussin] qui ne pouvait pas être là. C’était beau de voir Daniel jubiler, comme si, en nous réunissant tous, il plongeait au cœur de la matière vivante de son film. Pour nous, c’était très stimulant car, au cours de cette lecture, on avait tout d’un coup une vue d’ensemble du film, on comprenait ce qu’il attendait, ce qu’il voulait...

Comment définiriez-vous le personnage de Patricia?

Patricia est une jeune femme qui, très tôt, a été obligée de jouer le rôle d’une mère. C’est une jeune femme forte et complexe. Elle a été élevée à la fois à la ville avec une femme riche, et à la campagne, lorsqu’elle revient pour aider son père à élever ses sœurs. Elle n’est pas prisonnière de son milieu social, mais elle est obligée de “subir” les choses, de “subir” le poids que représente à l’époque le fait d’être fille-mère, d’être d’une famille pauvre et d’avoir un enfant d’un fils de riches... J’aime la façon qu’elle a d’assumer la situation. Elle sait que cet enfant n’est pas arrivé par hasard. Jacques, d’une certaine manière, elle l’a choisi. Ce n’est pas une jeune fille naïve qui s’est laissée entourer. C’est quelqu’un d’extrêmement responsable, qui assume ses actes.

Qu’est-ce qui vous touche le plus chez elle?

Sa fidélité à son père et sa force. A la fois, elle accepte la décision de son père de devoir quitter la maison familiale et elle pose, à la fin, ses conditions à un mariage dont elle veut être sûre qu’il est décidé pour les bonnes raisons et pas pour sauver les apparences, ce dont elle se fiche. J’aime cette intégrité-là. En plus, c’est quelqu’un qui, même si on lui a fait du mal, est capable de pardonner. J’aime sa manière de faire face, j’aime qu’on la voie devenir femme au fil de l’histoire, et j’aime la liberté qui est la sienne, finalement, malgré les contraintes de sa condition et de l’époque.

En quoi diriez-vous qu’elle est proche de vous? Ou loin de vous?

Je crois que j’ai pas mal de choses en commun avec elle. Déjà, parce que je suis l’aînée de trois sœurs dont je me suis beaucoup occupée. Mais il n’y a pas que ça... Je pense que, comme elle, je suis volontaire, je suis intègre avec ce que je crois juste. J’ai aussi cette faculté à la fois de pardonner et de ne pas perdre de vue ce qui compte vraiment pour moi. La différence essentielle, c’est sans doute que moi, je n’aurais pas attendu que mon père me mette à la porte, je serais partie avant! Mais peut-être est-ce juste une question d’époque... En tout cas, Patricia est un personnage que j’ai trouvé assez facilement. Il faut dire que tout le travail qu’on a fait en amont m’a beaucoup aidée. Et notamment sur les costumes avec Pierre-Yves [Gayraud]... Pour moi, beaucoup de choses se passent au moment de la création «physique» du personnage. C’est une étape dans laquelle





je m'investis toujours beaucoup. Plus les costumes sont justes, plus on est justes dans le jeu. J'ai adoré ce travail-là avec Pierre-Yves, avec l'ensemblière, avec le coiffeur... D'ailleurs je trouve qu'au niveau artistique, tous – le décorateur, le créateur de costumes, les coiffeurs, les maquilleurs... – ont fait un travail magnifique, guidés par Daniel qui assumait le côté film d'époque mais pour qui rien ne devait être figé. Et le résultat est tellement juste, tellement vivant...

Y avait-il des scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Une, mais ce n'est pas que je l'appréhendais, c'est seulement qu'on a été obligés de la tourner en premier. Et que du coup, ça m'angoissait beaucoup de commencer par ça. C'est une scène «après bébé», lorsque je vais chez les Mazel et que mon père s'inquiète et s'énerve. En fait, il a peur qu'on lui vole son «petit» ! Au départ, on avait prévu de tourner à peu près dans la chronologie, en tout cas de commencer par la scène de la rivière, et à cause de la météo, tout a été bousculé. Déjà, je redoutais de jouer Patricia maman avant d'avoir joué Patricia jeune fille. Mais surtout, c'est une scène où dans ce couple père-fille, c'est moi qui ai les rênes, qui décide, qui remet un peu mon père à sa place. Commencer par ça avec Daniel, avec tout ce que ça représentait, c'était quand même angoissant ! Quelques jours plus tard, on a même dû tourner la fin du film ! Pour tous, c'était assez étrange de se retrouver à tourner la dernière scène au tout début du tournage. En même temps, ça a été un vrai bonheur. Pour Daniel en premier. C'est comme si le fait d'avoir eu dès le départ tout le monde à gérer en même temps, de devoir plonger tout de suite dans l'arène, avait libéré quelque chose en lui. C'est comme si, d'un seul coup, il s'était débridé aussi bien en tant qu'acteur qu'en tant que metteur en scène.

Est-ce que pour vous, justement, le partenaire et le metteur en scène ne faisaient qu'un ?

Oui. Daniel était partout à la fois. Dans le cadre et pas dans le cadre. C'était fascinant de le voir diriger une grosse scène et en une seconde passer devant la caméra où il était en gros plan avec beaucoup de texte, faire une ou deux prises, qui nous épataient tellement il était extraordinaire, puis revenir derrière la caméra pour régler la suite. Bien sûr, il a beaucoup d'expérience mais quand

même... Ce qui lui importait, c'était de donner du temps à tout le monde, d'être là pour chacun d'entre nous. Il est d'une immense générosité. En fait, il a tellement préparé son film avec son chef opérateur, son cadreur et son premier assistant – en jouant lui-même toutes les scènes sur les décors bien en amont du tournage (parfois, il m'appelait en me disant : «J'en ai marre de tout jouer, vivement que vous soyez là!») – il est tellement imprégné de cette histoire et de son personnage, que son cœur de puisatier était le moteur du film. Ce n'est pas seulement un acteur qui dirige d'autres comédiens, c'est un vrai metteur en scène. Il est dans tout, il discute de tout, il choisit tout, tout est à son rythme... Encore une fois, même si j'ai peu d'expérience, je n'ai jamais vu une équipe autant à 300% avec quelqu'un. Il a su gérer des situations difficiles telles que des décors extérieurs avec un vent hallucinant qui faisait tomber les projecteurs, une scène qu'on devait tourner en trois jours sauf qu'un jour, il pleuvait, le lendemain il faisait grand soleil, le surlendemain le ciel était plein de nuages ! Et il a géré ça, montrant qu'il était le maître à bord, tout en jouant des tirades de texte !

Comme acteur, en quoi vous épate-t-il ?

Par sa précision, sa puissance, sa densité... J'ai un souvenir extrêmement marquant de la scène où il m'abandonne sur la route... Tout d'un coup, j'ai eu le sentiment d'être confrontée à une avalanche. Je n'ai jamais vu ça. Tout en retenue et si fort... En plus, il y a une telle présence du vent qu'on dirait qu'il s'énerve en même temps que le vent. C'est un beau cadeau – même si ce n'était pas toujours simple – d'avoir eu ce vent... Dans cette scène, Daniel est exceptionnel... C'était tellement bouleversant qu'entre deux prises, j'ai dû m'éloigner un peu pour aller pleurer en cachette, histoire d'évacuer toute cette émotion qu'il m'avait communiquée. Son jeu est tellement extraordinaire et tellement juste, tellement proche, au fond, des gens de cette terre dont il raconte l'histoire. Ils sont dans la retenue, mais ils ont le cœur tendre... Il sait très précisément ce qu'il veut exprimer et il a une maîtrise absolument incroyable. Franchement, il m'en a mis plein la vue !



Nicolas Duvauchelle était-il déjà choisi lorsque Daniel Auteuil vous a confié le rôle de Patricia? Quel est son meilleur atout selon vous?

Je crois que Daniel l'a choisi dans les premiers. Il était sûr de Nicolas pour jouer Jacques Mazel.

Le meilleur atout de Nicolas, c'est assurément son intuition, son instinct. C'est quelqu'un de très concret. Tout ce qu'il joue sort vraiment de lui. Même si ce n'est pas forcément concret pour lui dans sa vie personnelle, lorsqu'il l'exprime devant la caméra, ça l'est de toute évidence. Il est formidable.

La scène de séduction qui ouvre le film était-elle facile à jouer?

À jouer oui, c'était du jeu pur... Mais à tourner, c'était plus compliqué. C'était très dur pour toute l'équipe parce qu'il fallait monter des travellings sur l'eau, ils étaient tous en cuissardes. Pas Nicolas qui a fini avec des bleus partout sur les pieds à force de me porter sur les cailloux! Mais cet endroit était magique...

Et le meilleur atout de Kad Merad?

Son énergie. C'est quelqu'un qui, sur un tournage, apporte une énergie débordante et généreuse qui ne finit jamais. Et Daniel, qui je pense a dû souffrir parfois dans son parcours d'être un peu muselé, a su magnifiquement à la fois ne pas brider Kad et le canaliser pour le recentrer sur le personnage... Kad a fait un travail magnifique dans le film. D'être à la fois aussi drôle et toujours au bord de l'émotion... Mais quelle énergie! Comme Sabine [Azema] d'ailleurs. C'est fascinant de voir une actrice comme elle, avec cette expérience-là, faire son métier avec autant de passion, de liberté et presque d'innocence, comme une enfant de cinq ans prend les robes de sa mère et se met à jouer pour sa famille, complètement à fond... Le couple qu'elle forme avec Jean-Pierre [Darroussin] – qui, lui, est une force tranquille, très méticuleux – est un couple magnifique, amusant et déchirant. J'aime beaucoup aussi les scènes que j'ai avec Marie-Anne [Chazel]. Il y a dans ce personnage beaucoup de force et en même temps on sent bien de quelles blessures, de quelles souffrances cette force est le résultat. Marie-Anne lui a apporté une vérité incroyable...

Vous connaissiez Emilie Cazenave?

Non. Dès que Daniel m'en a parlé, j'avais très envie de la rencontrer parce que c'était important pour moi de savoir qui allait être ma sœur! C'est un rôle qui est un peu compliqué à distribuer: il fallait à la fois qu'elle soit ma jeune sœur et que son amour pour Kad, enfin pour Félipe, soit possible... C'était vraiment bien de travailler avec elle. J'adore les scènes qu'on a ensemble à la maison. On y croit! On croit à cette réalité, à cette "quotidienneté". C'est une victoire d'arriver à mettre autant de gens ensemble et en l'espace d'un instant que ce soit une vraie famille... Quand j'ai vu le film, Emilie et Daniel m'ont beaucoup touchée dans cette scène où ils sont seuls pendant l'absence de Patricia et que le père est dans tous ses états... Amanda est un beau personnage. Comme tous les personnages «pagnoliens» de ce film. Ce sont de vrais gens, des gens généreux, et vivant des histoires profondément humaines... Même Mme Mazel, que joue Sabine, qui est le personnage le plus complexe, parce qu'on aurait de quoi la détester vraiment or, Pagnol ne la juge pas et nous la rend même touchante...

Si vous ne deviez garder qu'une image de toute l'aventure, ou qu'un moment?

Il y en a beaucoup! La première image peut-être qui me vient à l'esprit, c'est la scène de fin dont je parlais tout à l'heure et qu'on a tournée presque au début du film. Au dernier moment, Daniel a décidé de faire un plan large mais il fallait qu'on se dépêche parce que c'était le dernier jour où l'on était dans le décor et qu'on perdait la lumière. On a quasiment improvisé la scène et on n'a pas dû faire plus de deux prises. C'était plein d'énergie, de mouvement, de naturel, de... vie! C'était assez magique de vivre ce moment-là... Et bien sûr aussi ces moments de partage de jeu avec Daniel, ces moments où il était là pour moi... Plein de choses... C'est l'aventure humaine la plus incroyable que j'ai vécue jusqu'à présent.



LISTE ARTISTIQUE

Le puisatier	Daniel AUTEUIL
Félice	Kad MERAD
Mme Mazel	Sabine AZEMA
Mazel	Jean-Pierre DARROUSSIN
Jacques	Nicolas DUVAUCHELLE
Patricia	Astrid BERGÈS-FRISBEY
Amanda	Emilie CAZENAVE
Nathalie	Marie-Anne CHAZEL
Isabelle	Coline BOSSO
Marie	Chloé MALARDE
Léonore	Brune COUSTELLIER
Roberte	Ilona PORTE
Le commis	Jean-Louis BARCELONA
Le garçon	Patrick BOSSO
Le capitaine	François-Eric GENDRON
La Bonne Mélanie	Michèle GRANIER
L'homme terrasse	Gérard MONTEL
Doublure puisatier	Salvatore CALTABIANO
Amoretti	Zachary AUTEUIL

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Daniel AUTEUIL
Producteurs	Alain SARDE et Jérôme SEYDOUX
D'après l'œuvre de	Marcel PAGNOL
Adaptation	Daniel AUTEUIL
Casting	Elodie DEMEY
1 ^{er} assistant mise en scène	Alain OLIVIERI-AFAR
Scripte	Marie LECONTE
Directeur de production	Gérard GAULTIER
Régisseur général	François MENNY
Directeur de la photographie	Jean-François ROBIN - AFC
Cadreur	BERTO
1 ^{er} assistant opérateur	Olivier FORTIN
Photographe de plateau	Luc ROUX
Son	Henri MORELLE, Jean GOUDIER et Thomas GAUDER
Direction artistique	Bernard VEZAT
Chef décorateur	Jean-Marc PACAUD
Créateur de costumes	Pierre-Yves GAYRAUD
Chef costumière	Karine CHARPENTIER
Chef maquilleur	Joël LAVAU
Chef coiffeur	Laurent BOZZI
Chef électricien	Olivier RODRIGUEZ
Chef machiniste	Gérard BUFFARD
Chef monteuse	Joëlle HACHE
Bruiteur	Pascal CHAUVIN
Musique originale	Alexandre DESPLAT

© Photos : Luc ROUX